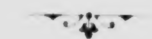
UNIVERSITÉ LAVAL DE MONTRÉAL



CONFÉRENCE

DE

M. LOUIS ARNOULD

DONNÉE À LA

SÉANCE DE CLOTURE DE LA FACULTÉ DES ARTS

LE 2 MAI 1906



MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

419 ET 421, RUE SAINT-PAUL

1906

Université Laval de Montréal

CONFÉRENCE

DE

M. LOUIS ARNOULD

DONNÉE À LA

SÉANCE DE CLÔTURE DE LA FACULTÉ DES ARTS

LE 2 MAI 1906

Monseigneur (1), Mesdames et Messieurs,

Au moment de vous quitter, à la fin de cette double campagne d'enseignement, que nous avons commencée ensemble, le 8 novembre de[illegible] je dois vous dire, si je comprends bien ce que l'on dem[illegible] mon impression sur vous. Il serait beaucoup plus [illegible]..., tout au moins pour moi, de connaître votre impression sur votre nouveau conférencier, en-dehors des éloges trop bienveillants que vient de lui donner Monsieur le Secrétaire. Mais il serait sans doute indiscret de vous la demander : aussi je n'insiste pas, et je m'exécute.

Je n'ai point à parler, je le sais, des conférences publiques dont on vient de vous présenter des résumés d'une telle fidélité

(1) Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

que je n'aurais qu'à y souscrire. Mais il me sera bien permis de dire, d'un mot, dans quelles dispositions je les ai abordées. Avant de mettre le pied sur le sol du Canada, j'avais entendu parler de l'éclat du public qui s'assemble ici, composé de tant de personnes du monde, d'autorités de la ville et du pays, de dames élégantes qui répandent sur la littérature française le charme qui émane toujours et partout des Canadiennes ; mais, sans me laisser éblouir par un aussi brillant auditoire, sans prétendre un instant l'éblouir lui-même par une virtuosité que je ne possède point, je résolus de vous traiter sérieusement, je veux dire, comme je traite toujours mes divers auditoires français, à qui toujours je présente une suite d'idées ferme, appuyée sur des documents d'histoire et des textes de littérature. L'entreprise était dangereuse ; car, une fois satisfaite la curiosité du premier jour, où beaucoup d'auditeurs accourent, ne fut-ce que pour pouvoir aiguiser quelque épigramme spirituelle sur le nouveau débarqué, il était fort vraisemblable qu'une manière aussi sérieuse d'entendre les choses produirait un certain vide autour de cette chaire.

Or j'ai fait comme j'avais résolu, et vous, vous n'avez pas fait comme j'avais cru. Je vous ai promené impitoyablement depuis le XIe siècle jusqu'au mois de septembre 1905, sans vous faire grâce d'un texte important, d'une date essentielle, d'un chaînon de marque dans l'évolution d'un genre : le drame chrétien français. Pas une fois je n'ai sacrifié à la conférence mondaine, dans laquelle, jonglant avec quelques idées, l'on amuse beaucoup tout en donnant l'illusion que l'on instruit un peu. J'avais pour cela une trop haute idée de l'enseignement supérieur, même public, en tous pays, — persuadé d'ailleurs qu'il n'y a point de différence essentielle entre cet auditoire et ceux qui viennent assister aux cours publics dans notre vieux continent. Je vous ai donc fait dix leçons de Faculté, que je professerais, à l'occasion, dans n'importe quelle Université de France. Vous êtes venus, vous êtes

restés : permettez-moi de vous adresser mes plus cordiales félicitations. Vous avez prouvé par l'exemple que le public le plus élégant du Canada est en même temps le plus capable de prendre un sérieux intérêt aux idées et aux faits de l'histoire littéraire, et que notre belle « Salle des Promotions » de l'Université Laval (la plus spacieuse salle d'enseignement que j'aie jamais vue dans les deux mondes), — même lorsqu'on y enseigne sérieusement, n'est pas nécessairement « Le Monde où l'on s'ennuie ».

Dans notre salle plus modeste, mais fort imposante encore, du premier étage, nous avons fait, le lundi, de la bonne et utile besogne, si j'en juge par les résultats obtenus. Nous nous sommes attelés, cette année, à la Narration, cette portion si importante de l'art d'écrire, qui défraie une partie des lettres et des conversations des hommes, je ne dis rien de celles des femmes...., et toute mon ambition a été de faire faire à nos travailleurs un cours de Seconde, où comme vous dites ici, de Belles-Lettres, mais un cours supérieur.

Employant, comme partout, la méthode historique, nous avons fait défiler quelques-uns des principaux narrateurs français, ceux du XVIe siècle d'abord, puis Corneille, Racine et Molière, le Cardinal de Retz et la Marquise de Sévigné, Bossuet, La Fontaine et Saint-Simon ; enfin passant par-dessus le XVIIIe siècle qui, dans ses grands écrivains, Voltaire excepté, aima mieux exposer et prêcher que raconter, nous avons terminé par l'analyse de deux des manières de narrer les plus caractéristiques et les plus influentes du XIXe siècle, celles de Prosper Mérimée et d'Alphonse Daudet.

Sur cette route si variée nous nous sommes laissé charmer par cent récits admirables aux mérites divers, récits en prose ou en vers, malins ou épiques, balancés dans tous les rythmes, depuis la fable du *Lion et du Rat* par Marot, — qui nous est apparue comme la plus savoureuse narration du XVIe siècle, en passant

par le *Combat des Maures* dans le *Cid*, et la *Bataille de Rocroi* chez Bossuet, par la fable des *Deux Pigeons* et la description du *Lit de justice de* 1711, par Saint-Simon, — jusqu'à l'*agonie de Bariccini*, à la fin de *Colomba*, et aux *Vieux* des *Lettres de mon Moulin*. Les secrets de tant de mérites aussi différents, nous avons cherché à les surprendre, et examinant ces écrivains célèbres sans superstition, il nous est arrivé d'y découvrir parfois quelques taches, et d'en indiquer les causes. Nous avons enfin cherché à réduire à l'unité foncière des qualités aussi bigarrées, et d'apparence parfois contradictoire, et nous avons abouti à cette formule qui a paru vous frapper et vous plaire : « Pour bien conter, il faut tout voir, tout sentir,...... et ne ne pas tout dire ».

En suivant ces conseils, nos étudiants et nos étudiantes se sont eux-mêmes exercés sur cinq sujets qui les ont promenés successivement à travers divers pays et les genres de description les plus variés. Pour terminer la série de ces exercices pratiques qui m'ont fourni cinquante-sept copies, nous avons établi, cette année, une innovation,à savoir une composition écrite, faite à l'Université même : c'était le moyen d'assurer davantage encore la sincérité de l'examen. Je voulais aussi me rendre compte si cette épreuve confirmerait le phénomène que j'ai toujours observé en France, c'est qu'une composition faite ainsi, sans aucune de ces coupures de temps, si fréquentes dans la vie privée et dans la vie domestique, mais poursuivie au contraire avec continuité et sous le stimulant d'une pointe naturelle d'émotion, donne en général de meilleurs résultats que les devoirs faits à domicile. La loi se vérifia ici, sauf pour deux exceptions ; ainsi, tandis que les plus hautes notes des devoirs mensuels avaient été, cet hiver, 14 et 15, 16 une fois seulement, j'ai eu le plaisir de marquer aux deux premières copies faites à l'Université un 16 et un 17, cette dernière note que j'ai eu rarement l'occasion de donner même en France.

L'examen oral a atteint un niveau vraiment satisfaisant : aussi

avons-nous été heureux de décerner un diplôme littéraire à mademoiselle A. Milette et à monsieur Z. Graton, un certificat littéraire à mademoiselle B. Lareau, à monsieur Charles-Emile Bruchési et à mademoiselle C. Quirk, une Anglaise qui réalise ce tour de force de ne plus commettre, quand elle écrit en français, non seulement d'incorrections de langue, mais même, pour ainsi dire, d'impropriétés de mots.

Nos cinq lauréats connaissent les principaux conteurs français. Ils savent eux-mêmes raconter, ils ont réfléchi sur les points essentiels de cet art délicat et si éminemment français ; et pour peu qu'ils se perfectionnent, en poursuivant dans cette voie, ils auront toujours le don magique de transporter lecteurs ou auditeurs au centre d'une réalité que ceux-ci n'auront point connue, ou même de les captiver en les faisant assister à une fiction qui sera sortie de leur propre imagination, et n'est-ce point là le double objet de la narration ? Il sera bien permis à celui qui a vu de près, tout cet hiver, leurs difficultés, leur travail et leurs progrès, de leur adresser ses plus chaleureuses félicitations.

***

Dans mon ardent désir d'être utile à notre Faculté des Arts, je fus frappé d'une lacune grave qu'elle présentait et qu'il me parut indispensable de combler au plus tôt : je veux parler d'une bibliothèque, qui est le véritable centre d'une faculté. La bibliothèque est en effet le vrai foyer de nos universités européennes si laborieuses. Que j'interroge ma lointaine expérience d'étudiant (où sont les neiges d'antan ?), ou mon expérience de professeur qui s'accumule chaque année, je vois bien que le véritable enseignement supérieur se prend à la bibliothèque par des lectures personnelles, qui sont d'ailleurs, pour la plupart, indiquées, sug-

gérées, expliquées par les cours des professeurs. Les vrais maîtres de l'université, mes chers collègues, vous le savez bien, ce n'est pas nous, ce sont les grands esprits des temps passés, ce sont les hommes de talent ou de génie qui ont fait honneur à l'humanité, et nous ne sommes, nous, que leurs serviteurs, leurs explicateurs, si je puis dire—leurs interprètes et leurs « lecteurs », comme on nous appelle justement en certains pays, tels la Russie et les Etats-Unis ; les jeunes intelligences qui se confient à nous, notre devoir est donc de les présenter à ces grands hommes, d'établir entre ceux-ci et ceux-là une communication directe, de les remettre entre ces mains puissantes, qui se chargeront elles-mêmes de les façonner.

Savez vous ce qu'est en réalité cette chose qui paraît toute simple et ordinaire, et à laquelle on ne pense pas assez, une bibliothèque ? C'est un congrès des meilleurs esprits du genre humain, congrès d'une espèce rare, car l'on ne s'y dispute pas, l'on y discute même point ; congrès silencieux, où l'échange des idées se fait dans le secret, d'âme à âme. Au premier abord, les congressistes dans cette assemblée ont l'air de dormir sur leurs sièges qui sont les rayons de la bibliothèque. Mais ce n'est qu'une apparence : qu'un seul lecteur se présente, et aussitôt le prétendu dormeur retrouve toute sa vie, chaude, lumineuse, ardente, dont il stimule, éclaire ou réchauffe l'esprit qui vient à lui.

Voilà pourquoi nous avons fondé une bibliothèque d'étude, il y a trois mois. Avec quel empressement vous avez répondu à mon appel, je n'ai point à vous l'apprendre, à vous : il faut venir dans ce pays si jeune du Canada pour voir un pareil élan juvénile, charmant et cordial.

En un mois, ou guère plus, je recevais, pour 160 piastres environ (1) de volumes de valeur : nos principaux donateurs en

---

(1) 800 francs.

nature étaient M. le Vice-Recteur de l'Université, les librairies Beauchemin et Granger de Montréal, MM. les professeurs du Collège de Montréal et du Grand Séminaire, M. le juge Lavergne, M. des Isles, ancien ministre plénipotentiaire de France, M. A. Kleczkowski, Mme Surveyer, l'Œuvre du Prêt des livres gratuits, à qui s'ajoutent MM. Etienne Lamy et Ferdinand Brunetière, de l'Académie française, la librairie Armand Colin de Paris, M. l'abbé Guibert, supérieur de l'Ecole des Carmes, Mesdames Arnould Baltard et Louis Arnould.

Il était nécessaire de compléter le premier envoi de 300 volumes environ : 140 piastres en espèces (1) surgirent comme par enchantement. Nommons, parmi ces premiers souscripteurs, M. Ducharme, M. le gouverneur de l'Université et Mme Thibaudeau, M. le comte et Mme la comtesse des Étangs, M. Charles Rodier, Mme Léopold Rodier, Mme Pepin, Mme de Beaujeu, M. Salone, M. Charles-Albert Milette, et je ne veux pas dénoncer ceux de nos auditeurs et de nos auditrices, qui furent parmi les plus empressés, mais qui ne me pardonneraient point de trahir ici leur incognito.

Selon l'heureuse coutume de ce pays, quiconque a donné, en nature ou en espèces, un volume à notre Bibliothèque, a son nom inscrit, dans un cartouche imprimé en tête du livre, ce qui lui assure pour longtemps une pensée reconnaissante de la part des nombreux lecteurs qui en useront.

Il nous fallait de grandes revues : un généreux anonyme nous abonna à la *Revue des Deux Mondes*, M. Ducharme à la *Quinzaine*, et M. le docteur Persillier Lachapelle fit reprendre à ses *Correspondants* le chemin de l'Université Laval, où ils ne faisaient, naguère, que se couvrir d'une épaisse couche de poussière dans la bibliothèque fermée du 5e étage. Nous recevons ainsi les

(1) 700 francs.

trois grandes revues catholiques françaises, rédigées par des laïcs, et nous possédons actuellement dans nos deux vitrines 500 volumes.

Une bibliothèque d'étude ne répond à son but qu'à la condition expresse d'être d'une facile consultation. Aussi me suis-je appliqué, dès le premier jour, à l'organisation d'un catalogue vraiment rationnel, scientifique et pratique en même temps. Après avoir comparé attentivement les systèmes français, que je crois bien connaître, et les systèmes américains que j'ai étudiés depuis peu, je me suis arrêté au système de Boston, qui me paraît joindre les avantages de l'ordre alphabétique, (le plus bête, et le plus commode de tous, ainsi qu'on l'a défini), aux avantages de l'ordre méthodique, plus rationnel et parfois non moins utile. Il consiste en une combinaison de fiches de diverses couleurs, rangées dans l'ordre alphabétique. Il est parfaitement simple à comprendre : ainsi, dans la lettre L nous trouverons à son rang *La Fontaine* ; en tête, une fiche verte *bibliographique* indique où l'on trouve la bibliographie la plus complète de La Fontaine, puis une fiche bleue *biographique* porte la meilleure « vie » du fabuliste, celle qui est due à M. Lafenestre, puis des fiches blanches indiquent *les textes* de La Fontaine, à savoir les trois éditions que nous en possédons ici, l'édition Walckenaer, et la meilleure des petites avec la meilleure des grandes, celle de M. Clément et celle de M. Régnier, enfin des fiches de *critique* couleur « crême » portent par exemple le célèbre ouvrage de Taine sur *La Fontaine et ses Fables*. Des fiches de rappel se trouvent, bien entendu, aux noms Lafenestre et Taine, pour renvoyer aux précédentes. Enfin aussi souvent que possible, nos fiches sont *analytiques*, et elles mentionnent par exemple ce que contient chacun des 11 volumes de l'édition Régnier, de La Fontaine.

Tout cela est prêt depuis avant-hier, grâce à l'achèvement de nos 210 fiches, qui sont nécessairement 210 pages d'écriture.

Quitte à faire violence à une modestie, je veux vous dénoncer qui est venu spontanément à bout de cet énorme travail, ajouté à celui de la confection des étiquettes de donateurs : c'est Mme Duval, aidée par Mlle Renauld, et lauréate, comme elle, de nos diplômes littéraires de l'an dernier ; elle est devenue, je vous en réponds, une bibliothécaire très distinguée, réellement experte dans la science de la bibliographie. Ajouterai-je que j'ai accepté avec un vrai plaisir les offres de service de ces dames, heureux de voir nos lauréats et nos lauréates des années précédentes serrer les rangs, comme ils le font, autour de la double œuvre des cours didactiques du lundi et de la fondation de la Bibliothèque d'étude, et persuadé que tel est le noyau naturel autour duquel s'agrègeront, de plus en plus nombreux, les nouveaux éléments qui viendront renforcer la section littéraire de la Faculté des Arts.

La suite de cette histoire merveilleuse, vous la connaissez tous, Mesdames et Messieurs. Les journaux vous l'ont récemment apprise. Un journaliste spirituel de Montréal, qui est un auditeur assidu des cours du lundi, a écrit que les vagissements de la jeune Bibliothèque avaient été entendus au delà de l'Océan (1). La vérité m'oblige à dire que les cris de la nouvelle-née sont arrivés en Europe aidés par la voix plus mâle de M. le Consul général de France, actuellement en congé et dont la présence me manque singulièrement ce soir. Vous savez le résultat : M. Robert Lebaudy, de Paris envoyait, le 19 avril dernier, un câblogramme, mettant 1,000 dollars (2) à la disposition de la nouvelle Bibliothèque : un applaudissement général de tous les amis de l'Université Laval lui répondit. Si les Universités anglaises du Canada sont richement dotées par des Anglais, il semble en effet bien souhaitable que notre chère Université canadienne soit soutenue par les Canadiens-français et par les Français : nous saluons aujourd'hui

---

(1) M. Perdriau, dans *La Presse* du 19 avril 1906 : *Un beau geste de France*.
(2) 5,000 francs.

le premier de ceux-ci qui entre dans cette voie, et je serai heureux de lui porter moi-même, dans trois semaines, en mon propre nom et au vôtre, nos remerciements émus et enthousiastes (*Applaudissements*).

Grâce à cette princière générosité qui d'un bond fait avancer notre modeste œuvre de plusieurs années, nous allons rapidement nous outiller, compléter nos auteurs français et nos auteurs anciens dans les meilleures et les plus récentes éditions, acquérir de grandes collections, des dictionnaires et des encyclopédies, et, grâce à l'organisation préparée de l'administration universitaire, nous serons en mesure d'offrir à nos travailleurs et à nos travailleuses du lundi, non plus seulement une séance de distribution de livres par semaine, comme nous faisons depuis trois mois, mais deux séances hebdomadaires de lecture, dès la rentrée de la prochaine année scolaire.

Sur l'avenir de notre bibliothèque il ne me reste plus qu'un mot à dire, ou plus exactement trois. Je voudrais qu'au-dessus de la porte de notre salle de lecture on pût inscrire : Ici on lit, l'on flâne et l'on cause.

On lit un ouvrage qui a été indiqué, ou bien l'on poursuit une série de lectures, sur un plan méthodique que l'on a décidé à l'avance.

L'on flâne aussi : flâner dans les livres, cela s'appelle en France « bouquiner » ; c'est errer de livre en livre, de revue en revue, au gré de son propre caprice, choisir telle ou telle lecture au moment où l'on a envie de la faire, ce qui est le meilleur de tous les moments pour en profiter, se laisser tenter par « l'occasion, l'herbe tendre, et je ne sais quel diable aussi vous poussant ». Cela est encore fort utile, et de plus souverainement agréable, et je sais bien quelques-unes de mes plus fortes impressions littéraires que je dois à des lectures de ce genre faites dans les bibliothèques de Paris et de Poitiers.

L'on cause encore. Ah ! les bonnes, intelligentes et réconfortantes conversations que j'ai eues dans les mêmes lieux, avec mes camarades de licence et d'agrégation jadis, — plus récemment avec mes collègues ou mes étudiants ! Et comme j'aime à les voir se renouveler ! Une bibliothèque est plus encore que le congrès des temps passés, c'est le grand rendez-vous des morts et des vivants : aussi est-ce là que se nouent les vraies relations de l'esprit, les vraies amitiés intellectuelles entre ceux qui ne sont plus et ceux qui sont, mais encore parmi ceux-ci entre les uns et les autres, c'est là en somme le grand creuset de l'intelligence où se pénètrent et se fondent les vies de tous les hommes qui ont pensé et qui pensent.

Messieurs les étudiants, vous dédaignez un peu trop les cours du lundi de la Faculté des Arts : un certain nombre d'entre vous y viennent, mais sans prendre, assez nombreux, une part effective au travail. Vous n'avez donc pas suffisamment réfléchi qu'un homme n'est vraiment homme, dans l'absolu sens du mot, que lorsqu'il sait aisément parler et écrire, exprimer au juste ce qu'il pense et ce qu'il sent : un avocat, un médecin, un magistrat, un homme politique n'acquièrent ce fini de distinction, par lequel ils marquent leur supériorité, que par la culture de l'esprit.

Nos futurs avocats, nos futurs magistrats et nos hommes de professions libérales en France le savent bien, qui ne perdent pas l'occasion de prendre une part plus ou moins grande aux cours littéraires, dans l'Université où ils préparent leur carrière spéciale. Eh ? bien, vous, ne négligez jamais une pareille occasion ; songez qu'il ne sera plus temps, dans quelques années, lorsque, isolés dans la campagne ou surmenés dans la ville, vous constaterez vos lacunes, et qu'il sera à jamais trop tard pour les réparer. Vous n'allèguerez point, je suppose, le manque de loisir : vous saurez toujours trouver, quand vous le voudrez, une soirée par semaine, et le temps de faire un devoir par mois.

Arrivez-nous donc, l'année prochaine, en rangs plus serrés ; venez assister à cet enseignement tout pratique du lundi, d'autant plus qu'il portera cette fois sur un certain genre qui doit particulièrement vous intéresser.... Donnez-nous des devoirs pour rendre votre assiduité plus féconde ; venez aussi vous détendre de vos études spéciales à la bibliothèque, où tous les goûts pourront se satisfaire, depuis ceux qui ont un faible pour Massillon, jusqu'à ceux, s'il en est, qui lui préfèrent M. Edmond Rostand. Selon notre triple devise, venez y lire, y flâner, y causer.

L'on y causera de tous les sujets, des plus gais que vous aimez, comme les aiment vos contemporains français, et aussi de ce grand sujet qui s'impose à vous comme à eux, et qui me paraît constituer le principal problème à résoudre pour un étudiant d'Université, et surtout d'Université Catholique, ce sujet dont nous avons déjà parlé quelquefois, soit en particulier soit en public, qui s'imposera à vous demain, jeunes gens, s'il ne s'impose pas aujourd'hui, et qui s'imposera fatalement à ce peuple, sinon demain, tout au moins après-demain, je veux dire l'accord, dans un esprit cultivé, de la science et de la foi. Sur ce point si grave, croyez bien que nous avons, nous Français, quelque chose à vous dire, parce qu'un grand nombre d'entre nous ont été obligés d'effectuer pour eux-mêmes ce considérable travail qui se dressera bientôt, qui se dresse déjà peut-être devant vous. Nous avons à vous montrer l'exemple de notre Louis Pasteur, le plus grand savant de l'époque contemporaine et le fils le plus soumis de l'Eglise, dont un Français vous parlait si éloquemment l'autre jour (1). Nous avons à vous éclairer ce problème par nos grands penseurs catholiques depuis Pascal et Bossuet, jusqu'à nos célèbres contemporains, les Brunetière, les Ollé-Laprune, les Fonsegrive, les Goyau, les Aubray, etc... ; et aussi peut-être par les commentaires

---

(1) Le R. P. Plessis, O. P.

oraux et vivants de leurs modestes émules, qui n'ont sans doute point passé un jour de leur vie sans s'efforcer d'apporter une pierre ou seulement un grain de sable à ce monument intérieur d'harmonie que tout croyant éclairé doit édifier au-dedans de soi.

Voici ce qu'écrivait au sujet du récent volume de M. Emile Faguet, « l'Anticléricalisme », un de mes collègues de l'Université de France, M. Victor Giraud :

« Tous ceux qui depuis une vingtaine d'années, observent et suivent d'un peu près le mouvement religieux contemporain, en conviendront aisément, il n'est aucun pays au monde — non pas même l'Amérique, — où la vie intellectuelle au sein du catholicisme soit aussi développée, aussi intense que chez nous » (1). L'auteur en administre les principales preuves, puis il indique la nécessité pour l'Eglise catholique de s'assimiler, de nos jours, les résultats de la véritable science moderne ; tout comme à ses débuts, elle a incorporé la civilisation gréco-romaine, et au XIII[e] siècle, la méthode d'Aristote. Et l'auteur conclut : « A cette œuvre de rénovation intellectuelle et morale, nulle part, à l'heure actuelle, on ne travaille plus résolument et plus activement qu'en France ». (2)

Jeunesse canadienne, il ne tient qu'à vous que nos désirs à tous ne soient pas déçus, que les espérances que nous fondons sur vous, la future classe dirigeante, ne soient point trompées. De grâce, réfléchissez donc pendant ces longs mois d'été et de vacances, étudiez les voies et moyens pour consacrer quelques-uns de vos loisirs, en-dehors de votre préparation professionnelle et sans lui nuire aucunement, à cette langue française que vous aimez, et où vous avez des progrès à accomplir. Vous songerez en même temps à travailler, à vous constituer un trésor de nobles et sûres idées, et surtout à réaliser en vous le grand accord entre la vérité

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 16 avril 1906, p. 854.
(2) p. 870.

de la foi que vous apportez ici, et la vérité de la science que vous y venez chercher.

De la sorte, quelque publiciste pourra, dans un avenir que je souhaite ne pas être trop lointain, reprendre, en la complétant, la conclusion française que nous disions tout à l'heure : « A cette œuvre de rénovation intellectuelle et morale, nulle part, à l'heure actuelle, on ne travaille plus résolument et plus activement qu'en France, — et au Canada ».

Louis ARNOULD.

Ecrit sur l'Océan, mai 1906.



